



▲ Conférence de presse du Festival du cinéma panafricain au Magic Johnson Theatre/Panafrican Film Festival press conference at the Magic Johnson Theatre

Pour rappeler l'histoire et la culture de l'Amérique noire, il est nécessaire de parcourir un chemin reportant aux origines, à la mère Afrique. Toutes les expériences et les saveurs africaines du monde, la richesse et la diversité culturelle de la diaspora, nous pouvons les retrouver aussi à South Central L.A. pour la célébration du Black History Month. Pour les gens du "hood" de Los Angeles "être Black signifie se reconnaître et s'accepter soi-même en tant qu'Africain. Cela signifie célébrer sa culture et garder ses traditions. Cela signifie se défendre soi-même et défendre son peuple. Cela signifie connaître son histoire", écrit Kamau, rédacteur du "The Knowledge Broker", le mensuel de l'Afrikan Study Group de Long Beach.

Cette année, le Panafrican Film Festival de Los Angeles a fait un pas en avant vers le public de la communauté, en déplaçant son siège dans l'immense zone noire de la ville, South Central, et en s'insérant dans le coeur de

festival/LOS ANGELES

A Los Angeles, loin de Hollywood

Los Angeles, a long way from Hollywood

par/by Alessandra Speciale

A Los Angeles, en février, la communauté afro-américaine de South Central a organisé le mois de la culture black. Special guest: le cinéma africain, présent à la 4e édition du Panafrican Film Festival.

In Los Angeles, the Afro-American community of South Central organized a month-long celebration of black culture last February. The special guest of this great event was African cinema, on display at the 4th Panafrican Film Festival.



To remember the history and culture of black America, a journey going back to the origins, back to Mother Africa, must be made. All the African experiences and flavours of the world, the wealth and cultural diversity of the diaspora was brought to South Central L.A. for the celebration of Black History Month. For the people of the "hood" of Los Angeles, "being Black means recognizing and accepting yourself as African. It means celebrating the culture and preserving the traditions of the African people. It means defending yourself and your people. It means knowing your own history". Thus writes Kamau, journalist with "The Knowledge Broker", the monthly magazine of the Afrikan Study Group of Long Beach.

This year the Los Angeles Panafrican Film Festival took a step forward towards the public of the community, moving its base to the huge black area of the city, South Central, and putting it at the heart of this great cultural and economic event. From the cinemas of the historic Laemmle

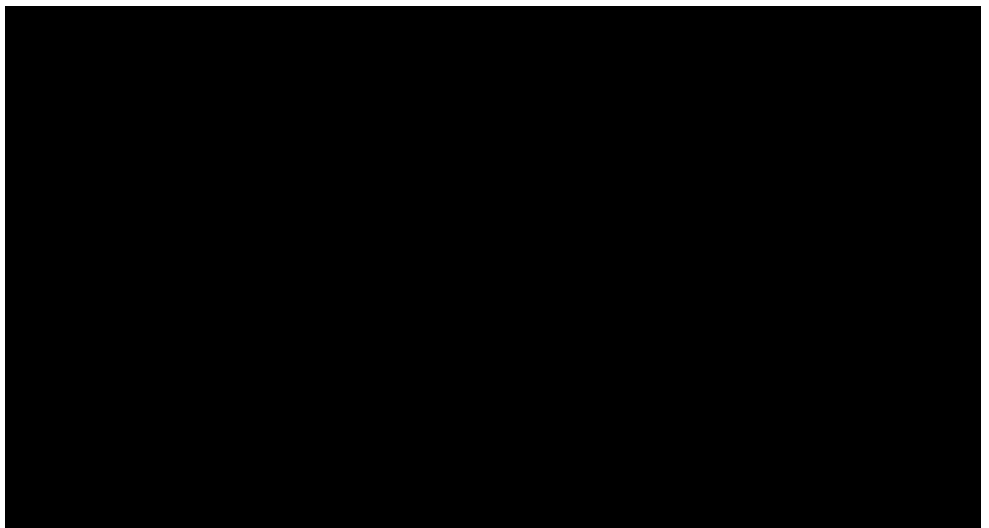
ce grand événement culturel et économique. Des salles de l'historique Laemmle Sunset Theatres de Hollywood au gigantesque Magic Johnson Theatre (4000 places), construit par le chouchou du basket à Baldwin Hills (une zone favorisée de South Central). Naturellement, deux salles seulement ont été consacrées au Festival qui, malgré toutes les louanges qu'il a reçues cette année, de la part des leaders de la communauté, continue à être essentiellement soutenu par le travail volontaire de centaines de membres de la communauté et par la ténacité de son directeur, Ayuko Babu. Une cinquantaine de films africains et afro-américains en bien douze jours de festival, sont une opportunité unique, pour le public de Los Angeles, de connaître une cinématographie complètement exclue du circuit commercial.

Le Panafrican Film Festival est à Los Angeles, mais Hollywood est encore très loin. L'industrie du cinéma américain ignore le cinéma africain tout comme le festival panafricain et le cinéma afro-américain (excepté les films sur le stéréotype hip hop qui font désormais recette).

Le Panafrican Film Festival, comme l'événement global du Black History Month, existent seulement grâce à l'union et à la collaboration des leaders et des différentes organisations de la communauté, la Human League, le centre commercial, Baldwin Hills Crenshaw Plaza, entièrement géré par des Blacks. Ceci est la preuve que à South Central, un lieu depuis toujours oublié par les autorités et abandonné à la misère et à la violence, l'union fait la force et qu'il n'existe pas que la monotonie et la dégradation.

Cependant, on a malheureusement l'impression que ce mouvement de renaissance du peuple noir américain est un phénomène circonscrit. Dans les salles du festival, au cours des soirées animées au Baldwin Hills Crenshaw Plaza, on ne peut qu'être frappé par l'absence totale d'Américains blancs. La séparation raciale, et sociale, des quartiers de Los Angeles n'est pas une nouveauté, mais on est tout de même surpris par l'absence totale d'un intérêt au moins culturel ou cinéophile: cette vivacité intellectuelle qui pousse d'habitude même ceux qui ne sont pas directement intéressés à participer à un festival afri-

Sunset Theatres of Hollywood to the gigantic Magic Johnson Theatre (4000 seats), built by the basketball hero in Baldwin Hills (an affluent area of South Central). Only two cinemas of the multiplex were devoted to the Festival which, despite all the recognition it received this year from community leaders, continues to be supported essentially by the voluntary work of hundreds of members of the community and the tenacity of its director, Ayuko Babu. About fifty African and Afro-American films in twelve days of festival represent a unique opportunity for the Los Angeles public to get acquainted with a cinema that is totally excluded from the commercial circuit. The Panafrican Film Festival takes place in Los Angeles, but Hollywood is still very far



**▲ Les invités Keith Shiri, Ngozi Omwura et Mweze Ngangura avec Ayuko Babu/
Guests Keith Shiri, Ngozi Omwura and Mweze Ngangura with Babu**

away. The American movie industry ignores African cinema as well as the Panafrican Festival and Afro-American cinema (except the stereotypical hip hop films which are now box-office hits).

The Panafrican Film Festival, like the global event of the Black History Month, exist only thanks to the union and collaboration of the various community leaders and organizations, the Human League and the Baldwin Hills Crenshaw Plaza shopping centre, run completely by Black Americans. This is the proof that in South Crenshaw, a place that has always been forgotten by the authorities and abandoned to poverty and violence, unity is strength and there are other things apart from routine and degradation.

Unfortunately however, you get the impression that this movement of rebirth of the black American people is a limited phenomenon. In the festival cinemas and the lively evenings at the Baldwin Crenshaw Plaza, it is impossible not to notice the total absence of white Americans. Racial - and social - separation of the Los Angeles neighbourhoods

cain. Dans ce contexte d'indifférence, le travail de promotion de la culture black accompli par Babu et par son équipe de volontaires est une dure bataille. Mais, il est au contraire touchant de voir la présence dans les salles de la population des Africains ayant récemment immigrés à Los Angeles (environ 200.000). Ce public anxieux d'être représenté a pu voir au festival quelques-uns des meilleurs films africains de ces deux dernières années: *Keïta, l'héritage du griot, Asientos, Le cri du coeur, Bab El Oued City, Le Grand blanc de Lambaréné, Le roi, la vache et le bananier*.

Afrocentrisme, panafricanisme, négritude, blackness sont des termes qui ont un sens plus fort quand 10.000 Afro-Américains et Africains de Los Angeles ont l'opportunité de voir chaque année les films du cinéma africain. Des images correctes d'une Afrique non "médiatée". Et à côté des films africains, il y avait la nouvelle vague de "african-american cinema", la réponse indépendante au "New Jack Cinema" des Majors, c'est-à-dire au cinéma de la culture urbaine de la rue, de la génération hip hop.

Le cinéma après Spike, Singleton et les frères Hughes, qui est plus proche du dernier film de Forrest Whitaker, *Donne - Waiting to exhale*, a révélé un public potentiel inattendu. Il s'agit encore de films à bas prix, de documentaires, de docu-drames, de brèves fictions, d'expériences narratives encore hors du circuit. Parmi les nouveautés, le superbe film *The keeper* de Joe Brewster qui est peut-être le seul film afro-américain affrontant le "tabou" du difficile rapport des Afro-Américains avec leurs origines. Le film raconte en effet la relation conflictuelle entre un Afro-Américain d'origine haïtienne et un immigré de Haïti.

Semaines new-yorkaises pour les cinémas d'Afrique / New York weeks for the cinemas of Africa

Fondé en 1990 par Mahen Bonetti, une citoyenne de Sierra-Leone installée depuis bientôt 25 ans aux Etats-Unis, le New York African Film Festival (Nyaff) s'est déroulé du 12 au 25 avril 1996, pour la troisième fois. Son esprit: montrer les innombrables façons dont l'Afrique se voit elle-même, mais aussi instaurer un dialogue entre Africains et Afro-Américains. Pour S. Pierre Yaméogo, réalisateur burkinabé et producteur du long métrage de son compatriote Dani Kouyaté *Keïta, l'héritage du griot*, présenté à l'ouverture du Nyaff, "il n'y a pas d'autre festival de cinéma africain aux Etats-Unis". Alors qu'il lui semble que le cinéma africain est "devenu une espèce de business où tout le monde organise des festivals pour avoir des films-cadeaux", sa semaine new-yorkaise lui a fait bonne impression. Et pour cause: le festival se charge - fait plutôt rare - de sous-

titrer en anglais les films sélectionnés, et de restituer ces copies sous-titrées au producteur... Autre point fort: le public, présent, essentiellement composé de cinéphiles afro-américains, ayant un rapport tout à fait particulier avec les cinémas d'Afrique. "Etant apparemment chez eux, explique S. Pierre Yaméogo, les Afro-Américains ne nous posent pas de questions en termes d'immigrants, comme c'est le cas en Europe. Ici, ils se placent du point de vue de leur histoire, une histoire oubliée. Parmi les questions qui m'ont frappée, la suivante: les griots chantent-ils les mémoires de l'esclavage?"

Founded in 1990 by Mahen Bonetti, originally from Sierra Leone but who has lived in the United States for close on twenty-five years now, the New York African Film Festival (Nyaff) took place from 12th to 26th April 1996 for the third time. The spirit of this festival is to show the countless ways that Africa sees itself but also to establish a dialogue between Africans and Afro-Americans. For S. Pierre Yaméogo, filmmaker from Burkina Faso and producer of

is nothing new, but nevertheless the total absence of at least a cultural or cinema interest is astounding: that intellectual liveliness which usually stimulates even people who are not directly interested in attending an African film festival. In this context of indifference the promotion work of black culture by Babu and his team of volunteers is a hard battle. On the contrary, however, it is moving to see the presence in the cinemas of the population of recent African immigrants to Los Angeles (about 200,000). This public, anxious for representation, was able to see at the festival some of the best African films of the past two years: Keïta, l'héritage du griot, Asientos, Le cri du coeur, Bab el Oued City, Le grand blanc de Lambaréné and Le roi, la vache et le bananier.

Afrocentrism, panafricanism, negritude and blackness are terms that take on a stronger meaning when 10,000 Afro-Americans and Africans of Los Angeles get the opportunity to see every year the films of African cinema. Correct images of an Africa which is not "media-ated". And alongside the African films there was the new wave of African-American cinema, the independent reply to the "New Jack cinema" of the majors, that is the cinema of urban street culture and of the hip hop generation.

The post-Spike, Singleton and Hughes brothers cinema, which is closer to Forrest Whitaker's latest film, Waiting to exhale, which has revealed an unexpected potential audience. We are talking about low-budget films, documentaries, docu-drama, short fiction films and narrative experiments that still do not get into the mainstream circuit. The new films include the marvellous film by Joe Brewster, The keeper, perhaps the only Afro-American film to approach the "taboo" of the difficult relationship Afro-Americans have with their origins. The film tells the story of the conflictual relationship between an Afro-American of Haitian descent and an immigrant from Haiti.

the feature film Keïta, l'héritage du griot by Dani Kouyaté, also from Burkina, which opened this year's Nyaff, "there is no other festival of African cinema in the United States". Whilst he feels that African cinema "has become a sort of business where everyone organizes festivals to have film-presents", his New York week made a good impression on him. And for a very good reason: the festival - and this is rather rare - subtitles the films selected in English and gives the subtitled copy back to the producer... Another strong point: the audience at the festival is mainly made up of cinema-loving Afro-Americans who have a very special relationship with the cinemas of Africa. "As they are apparently at home," explains S. Pierre Yaméogo, "the Afro-Americans don't ask us questions in terms of immigrants, as is the case in Europe. Here they look at things from the point of view of their history, a history that has been forgotten. Amongst the questions that struck me, there was this one: do the griots sing memories of slavery?"

par/by Anne Khady Sé